



Les trois vies de Laszlo Chim

Une nouvelle de Fabien Clavel*

Tout au long de sa courte vie, Laszlo Chim s'était heurté à des murs. Il y avait les murs en béton de sa chambre, de son appartement, de son immeuble, de sa cité ; et puis ceux qui étaient faits de rien, les murs invisibles qui l'entouraient, contre lesquels il se déchirait le cœur et la peau. Une rage d'animal blessé l'habitait constamment, le poussant à frapper les parois de ses poings nus. Parfois, il cognait si fort que le sang perlait ; il croyait avoir blessé les murs, mais ce n'étaient que ses phalanges écorchées qui rougissaient la pierre. Il errait aux confins d'un labyrinthe immense, sans âme, sans vie, où les écoles ressemblaient à des usines, et les usines aux prisons. Il voyait souvent des gens qui parvenaient à s'échapper des méandres de la Zone ; elle était percée de tunnels, de galeries, de viaducs. Mais lui n'avait jamais pu emprunter ces routes, il n'avait pas les bons billets. Chaque fois qu'il avait cru prendre un chemin de traverse, il s'était retrouvé au point de départ, échoué dans l'un des ces *no man's land*.

Ce jour-là n'était pas une exception. Les hauts murs des SSP montaient la garde autour de son corps frêle d'adolescent. La lumière crue d'un vieux néon lui tombait sur les épaules comme une pluie froide. Il attendait maintenant depuis si longtemps qu'il avait perdu la notion du temps. De toute manière, le temps n'existait pas dans le labyrinthe. Les jours ressemblaient aux jours et les nuits se suivaient, identiques. Il en oubliait déjà la raison de sa présence, le pourquoi de ses ecchymoses. Il végétait, assis, observant l'ombre de ses cheveux ras sur le plasticien de la table.

Un loquet sonna dans le silence. Il sortit de la solitude abrupte et se tourna vers l'arrivant. C'était un homme entre deux âges, moustachu. On voyait qu'il n'appartenait pas aux SSP ; il ne portait ni insigne ni uniforme. Il avait ce visage gris des gens qui restent trop longtemps dans la Zone, à inspirer l'air vicié des voies couvertes, à ne voir le soleil qu'entre deux tours. L'homme se posa en face de Laszlo, sur la seconde chaise. Il lui lança un regard éteint, vaguement humide.

– Je suis le psologue, dit-il en guise de présentation.

On avait dû lui apprendre cela dans les manuels car il parlait avec un ton automatique, détaché. Il ouvrit un épais dossier et en feuilleta les premières pages, lisant tout haut l'état civil de Laszlo. Il énuméra ses délits, ses condamnations, ses récidives, comme s'il lisait une liste de commissions.

A la fin, il referma le dossier et releva la tête.

– Je te suis depuis longtemps, Laszlo. Même si c'est la première fois que nous nous rencontrons. Tu dois savoir que nous dépistons maintenant les futurs criminels dès la plus tendre enfance. Nous relevons tous les actes de violence,

tous les comportements déviants dont ils peuvent faire preuve et nous les consignons dans des dossiers tels que le tien. Tu dois savoir également que les mineurs aussi sont maintenant passibles de longues peines de prison. Néanmoins, certains jugent que la répression n'est pas la seule solution. Je sais qu'il y a des explications à ton comportement.

Il rouvrit le dossier à la bonne page, comme s'il le connaissait par cœur.

– Nous avons fait des recherches, et nous avons recoupé les informations avec les dernières études. Selon les sociologues, les comportements violents des habitants de la Zone proviennent d'un profond déracinement, d'une perte de repère. Bien sûr, je simplifie beaucoup leur réflexion...

Il parlait d'un ton distrait, las, comme un bateleur fatigué d'entendre son propre boniment. Étrangement, cela poussa Laszlo à écouter avec davantage d'attention.

– J'en arrive à ton cas. Nous avons fouillé dans ton passé et celui de ta famille. Vois-tu, l'école de psologie que je représente pense que l'histoire familiale se transmet au-delà de la mémoire personnelle. Une sorte d'inconscient familial t'a fait hériter de tout le sentiment d'exil qu'ont éprouvé tes arrière-grands-parents, puis tes grands-parents, tes parents et enfin tes frères et sœurs. Ta violence proviendrait de ce sentiment distillé, concentré à chaque génération, un peu comme certains poisons qui se concentrent dans les organismes au fil du temps, au lieu de se diluer.

Le psologue ne prêtait aucune attention à Laszlo ; il ne regardait même pas s'il écoutait son monologue. Cependant, son ton vibra d'une sorte d'excitation malsaine.

– D'après nos généalogistes, tes ancêtres - ils s'appelaient Chimnosky à l'époque - ont immigré dans ce pays en partant d'Europe centrale, plus précisément de Pannonie, une petite région perdue et qui est à présent autonome. Bien sûr, les dernières lois sur le droit du sol nous autoriseraient à te renvoyer là-bas, puisque la naturalisation n'est aujourd'hui valable qu'après cinq générations de résidence, avec effet rétroactif en cas d'incivilité. Nous l'aurions fait si tu ne nous avais pas montré certaines aptitudes exceptionnelles.

L'homme souffla dans sa moustache, en une parodie de gloussement.

– Tu ne le sais pas encore : ce sont des tests génétiques, grâce aux prélèvements pratiqués depuis l'enfance, qui ont déterminé que tu pourrais nous être utile. Je suis donc venu te proposer une dernière chance de te racheter avant de finir tes jours en prison ou dans un pays que tu ne connais pas. De grandes entreprises, comme McNess & Visanto, financent un vaste programme de rééducation des délinquants comme toi. Tu as été choisi pour faire partie intégrante de ce programme.

Laszlo remua sur sa chaise mais ne dit rien. L'homme poursuivit son discours d'un ton morne.

– Je te laisse donc le choix. Ou bien tu adhères à ce programme et tu deviens une personne respectable ; ou bien je te laisse aux SSP qui t'expulseront bientôt. Je ne te l'ai peut-être pas encore dit, mais toute ta famille subira le même sort. J'ajouterai également que la Pannonie sort de

* Fabien Clavel, né en 1978, est professeur de Lettres Classiques à Courcouronnes (Essonne) et rôliste. Il a écrit plusieurs romans dont un de *fantasy* parodique "Les Légions dangereuses" (éd. Mnemos, 2004), un de *fantasy* de cape et d'épée "L'Antilégende" (éd. Mnemos, 2005) et un péplum uchronique "La Cité de Satan" (éd. Mnemos, 2006).

dix années de guerre d'indépendance et que le pays est ruiné. Mais tu as dû entendre cela sur les troidées...

– Vous me faites du chantage ? dit soudain Laszlo.

Sa voix était enrouée de s'être tu si longtemps. L'homme ne répondit même pas ; ce fut à peine si ces yeux prirent une teinte triste. Il le dévisagea tranquillement, attendant sa réponse. Une feuille était apparue dans sa main, comme par enchantement.

– Signe, dit l'homme aux moustaches.

– Dites-moi ce qui se passera si je signe, insista Laszlo.

Le psologue haussa ses épaules maigres. Il inspira longuement, comme s'il devait annoncer un décès à un proche.

– On te fera subir une petite opération. Quelques ablations sur tes gènes mémoriels pour que tu oublies cette mémoire atavique qui fait de toi un animal furieux. Et puis quelques greffes, afin de réveiller les gènes qui devraient libérer tes aptitudes cachées. C'est une opération de routine, qui dure quelques heures seulement. En t'éveillant, tu auras tout oublié de ce quotidien morose, de cette grisaille omniprésente. On te fera travailler dans les laboratoires de McNess & Visanto pendant quelques années. Tu mettras de l'argent de côté et tu pourras prendre ta retraite très vite.

Il agita doucement le papier sous les yeux de Laszlo. La feuille glissa avec des mouvements hypnotiques.

– Signe, répéta le psologue.

Laszlo ne bronchait toujours pas.

– Signe, insista l'homme. Tes parents ont déjà donné leur accord.

L'adolescent scruta ses prunelles pour savoir s'il disait vrai. A son air il ne pouvait pas douter.

– Ils ont peur de se retrouver en Pannonie. Des guérillas armées patrouillent dans les rues et abattent les gens au hasard. C'est la guerre civile qui s'éteint à petit feu. Signe donc.

Laszlo se pencha sur la néo-feuille, suivant le doigt du psologue qui lui indiquait où parapher le contrat. On lui fourra un styloptique dans la main. Il traça les reliefs complexes et maladroits de sa signature ; il avait l'impression de vendre son âme au diable. Mais déjà, il voyait les murs se fendre sous la pression d'une lumière azur. Il entrevoyait le ciel.

Dès la signature écrite, sa main retomba, épuisée. Il vit son nom apparaître en haut du contrat : le papier réactif avait analysé automatiquement ses empreintes. Lorsqu'il releva la tête, il aperçut, dans les yeux de l'homme, non pas de la haine, du mépris ou du contentement, mais, à son grand étonnement, une certaine envie.

– Une nouvelle vie commence pour toi, siffla l'homme.

Il oublia.

On lui paya un appartement, une garde-robe, des cours accélérés de cybernétique. Il ne savait ni à qui ni à quoi il devait ces largesses. Seule une très légère cicatrice, presque imperceptible, lui demeurait sur le haut du crâne. Cela formait un infime durillon qu'il aimait caresser du bout de l'index. La mémoire lui manquait parfois ; il ne se rappelait aucune enfance, aucun passé, aucun parent. Mais cela le laissait assez indifférent ; il attribuait cette amnésie à un banal accident. Il avait trop de travail pour songer à autre chose.

Il se prit de passion pour la science qu'on lui enseigna d'abord, puis qu'il pratiqua par la suite. Il sentait l'admiration dans l'œil de ses professeurs. Avec le temps, il comprit

qu'il était une sorte de génie de la cybernétique. Il s'attira la jalousie des autres étudiants qu'il dépassait sans effort. Après quelques semestres à l'université Visanto, il cessa de se rendre en cours : ses professeurs n'avaient plus rien à lui apprendre. Il travailla seul. Un homme vint le voir. Il appartenait sans doute à l'organisme qui lui versait sa bourse d'études et s'interrogeait sur ses absences.

Laszlo lui montra ses derniers travaux. Il planchait sur une nouvelle forme d'intelligence artificielle. Il avait été bouleversé par les analyses d'un savant des siècles passés qui avait établi que le psychisme humain se composait d'une partie consciente et d'une partie inconsciente. Selon Laszlo, c'était là une particularité de l'être humain. Il tentait donc de créer une nouvelle intelligence artificielle qui serait pourvue, non plus de souvenirs plaqués ou d'interdits figés, mais d'une mémoire qui ne serait pas accessible à l'ordinateur lui-même, à moins que certains facteurs soient respectés. L'homme vit son travail et repartit sans pouvoir cacher son trouble.

Le lendemain, Laszlo reçut une convocation dans les laboratoires cybernétiques de Visanto. On l'engagea sur le champ pour développer ses théories et les mettre en pratique. Il disposait d'un budget colossal, signe que l'on prenait au sérieux ses travaux, pourtant à l'état embryonnaire. On baptisa son projet Khimaïra.

Il lui fallut dix années pour aboutir, pour traduire en langage informatique ses théories. Pour cela, il dut créer une nouvelle langue qui introduisait un X entre les 0 et les 1. Cette inconnue pouvait tour à tour devenir 0 ou 1. Les premiers ordinateurs bloquèrent, mais la quatrième génération finit par fonctionner avec ce nouveau langage.

Les brevets et leur exploitation rapportèrent des milliards d'euros à Laszlo. Une nouvelle fois, il lut l'envie et l'amer-tume dans les yeux mêmes de ses collaborateurs les plus proches. Il ne s'en formalisa pas davantage ; les regards jaloux glissaient sur lui.

Après ces dix années de travail continu et acharné, une fois son projet achevé, il se sentit soudain las, insatisfait. Il avait donné toutes ses forces à Khimaïra et il ne lui restait plus rien. Toutes ses idées, toute son intelligence y avaient été absorbées. Il songea à se retirer, alors qu'il n'avait pas trente ans.

Laszlo n'avait pas tout oublié.

Il se rappelait deux choses seulement qui flottaient parfois à la surface de ses souvenirs. Parmi eux, il y avait son aïeul. C'était la seule personne de sa famille qu'il fréquentât encore, sans savoir à quelle génération il appartenait.

Lorsqu'il eut pris la décision de se retirer, il alla rendre une dernière visite à son unique parent. Celui-ci se trouvait dans un établissement spécialisé dans l'accueil des personnes du cinquième âge. Avec le vieillissement de la population, on avait vu apparaître une extrême sénescence qui se caractérisait par une vie végétative, tandis que le corps demeurait en bonne santé.

Ce jour-là, Laszlo passa la viscoporte avec une certaine appréhension. Le matériau fluide le laissa traverser, tout en le nettoyant de tous ses germes. Le vieux reposait là, comme une plante en serre. Le morphobed s'activa et se redressa en position de visite.

Laszlo croisa le regard vide de son ancêtre. Il était indéniablement vivant, mais son esprit ne semblait plus fonctionner. D'après ce qu'il avait appris, les personnes du cinquième âge commençaient par ne plus parler, puis elles ne bougeaient plus, et cessaient enfin de penser. Laszlo ne l'avait jamais entendu prononcer un mot.

– Bonjour, Grand-Père, dit-il doucement. Je suis venu voir si tu allais bien et te faire mes adieux...

Une boule lui noua si soudainement la gorge qu'il dut se taire et déglutir avant de continuer. Ce corps mort-vivant l'impressionnait toujours.

– Demain, reprit-il, j'assisterai à la mise sur le marché de la nouvelle génération de cyborgs créés à partir du projet Khimaïra. Tu te souviens ? C'est moi qui ai inventé un nouveau genre d'intelligence artificielle. Normalement, grâce à mes travaux, on ne devrait plus pouvoir distinguer un être humain d'un cyborg. Ils penseront de la même manière.

Il soupira, déjà épuisé par cette conversation à sens unique.

– Tu sais, dès que les démonstrations au public auront eu lieu, je partirai... J'y ai beaucoup réfléchi ces derniers temps. Pendant toutes ces années, je n'ai eu que deux pensées en dehors de mes calculs : toi et la Pannonie. Je ne sais pas pourquoi, mais ce pays m'obsède ; c'est une idée fixe. Il faut que je retourne là-bas.

Il scruta le visage de son aïeul. Ses traits demeuraient impassibles, presque sereins à force de flaccidité.

– Tu y étais, n'est-ce pas ? J'ai toujours pensé, su, que tu étais né là-bas. J'aurais voulu te connaître quand tu parlais encore. Tu aurais pu me décrire le paysage, me raconter la vie sur place, m'apprendre la langue du pays. Bien sûr, ces derniers temps, j'ai pu prendre des cours de pannonien, j'ai lu l'histoire, j'ai étudié les troidées. Mais ce n'est pas pareil.

Tout à coup, il lui sembla apercevoir un éclair dans l'œil du vieillard. Son cœur se mit à battre plus fort. Il s'approcha du morphobed, se pencha sur le corps.

– Grand-père, je voudrais que tu me dises un mot, un seul. En pannonien, si tu veux. Je pourrais t'emmener avec moi. Il te suffirait de donner ton approbation. Un simple hochement de tête suffirait !

L'œil était redevenu une bille de verre. Laszlo sentit la tristesse lui mordre le cœur ; il se redressa, promenant son regard humide sur la pièce. La chambre était vide de toute décoration, à l'exception d'une plante trop verte et du morphobed.

– Je ne reviendrai pas. Ma vie est là-bas. Ici, je ne suis qu'un fantôme, une ombre qui erre loin de son corps, un peu comme toi. Je ne veux pas finir comme ça. Je vais rentrer en Pannonie, m'y installer.

Il continuait de parler, les yeux baissés. Il était désormais incapable de regarder son aïeul.

– Les gens de Visanto se sont occupés de tout. Ils m'ont trouvé un village récemment reconstruit. La guerre civile est finie maintenant. Le pays va repartir. Je vais utiliser mon argent à le rebâtir. Adieu, Grand-père.

Il tourna les talons et sortit.

Le soir même, il s'envola en avion, en direction de la Pannonie.

Ce fut ainsi que s'acheva la deuxième vie de Laszlo Chim.

La Pannonie s'avéra un pays fort plaisant. Il éprouva une exaltation inédite en foulant le sol de son pays, quitté depuis si longtemps. Tout y était différent, neuf. Même l'air, l'eau y avaient un goût autre. La nuit, des insectes inconnus faisaient entendre des stridulations étranges. La cuisine avait des saveurs surprenantes. Tout correspondait à ce que Laszlo avait lu.

Il ne fallait pas quitter le bourg de Seholver et son enceinte protectrice car les combats faisaient parfois rage aux alentours. Des coups perdus frappaient parfois le mur électromagnétique en grésillant. Cependant des villageois entraient dans le village pour vendre leurs productions. Les œufs, les légumes étaient plus gros, plus frais, plus savoureux.

Pour la première fois, Laszlo se surprit à regarder les Pannoniennes et leurs fichus colorés. Jusqu'à présent, il n'avait accordé la moindre attention aux femmes. Il n'en avait pas le temps. Il se contentait de troidées explicites pour satisfaire son ordinaire. Aujourd'hui, ses regards suivaient la cambrure de leurs robes d'été, le renflement de leur poitrine sous l'étoffe, la ligne de leur nuque penchée sur les paniers. Il aimait humer l'air du soir, quand elles repartaient dormir au bourg, et qu'elles exhalaient des restes de parfums mêlés de sueur fine.

Il avait remarqué une villageoise qui semblait plus farouche que les autres, plus noble. Elle posait sur leur lotissement un regard bleu glacier qui le faisait frémir. Elle ne se mêlait guère aux affaires des néo-habitants, se contentant de leur apporter des produits frais, de les aider dans leur ménage et leur cuisine. Plus d'une fois, Laszlo s'éveilla au matin, frissonnant sous son regard de glace.

Le jour, il avait les pensées occupées à autre chose. Les néo-habitants avaient de nombreuses activités. D'abord, on leur enseignait les subtilités du pannonien, de sa culture, de son histoire, de sa mythologie. Puis, ils passaient leur temps à gérer leur argent à distance. L'après-midi se passait en activités sportives, en projections troidées, en jeux.

Laszlo s'était fait un ami dès les premiers jours. Ils avaient entamé la conversation dans l'avion et rapidement sympathisé. L'homme s'appelait Gábor ; c'était un solide gaillard barbu, avec un accent rocailleux. Il perdait ses cheveux noirs et attendait encore pour lancer une opération de greffe. Il avait réuni à peine assez d'argent pour venir s'installer en Pannonie et devait rogner sur tout. Laszlo lui proposa plusieurs fois de l'aider, arguant qu'il avait plus d'argent que nécessaire, mais Gábor refusa avec la dernière énergie. Il n'avait pas besoin de tout cela. Il était heureux ainsi, ayant enfin accompli le voyage de toute une vie.

Il avait, tout comme Laszlo, eu un accident quelques années plus tôt, qui lui avait fait perdre une partie de sa mémoire. Comme lui, son seul souvenir concernait la Pannonie. Ils rirent tous deux de cette coïncidence.

Gábor était un compagnon agréable, rieur, cultivé. Certaines fois seulement, il se rembrunissait et tombait dans une sorte de langueur qui pouvait durer aussi bien une heure que plusieurs jours. Laszlo s'était accoutumé à ces crises de mélancolie et prenait soin de laisser son ami ruminer ses idées noires sans le déranger.

Un soir que les villageoises repartaient au bourg dans la lumière déclinante, Gábor remarqua le regard avec lequel Laszlo couvait la femme aux yeux de glace. Il fit frémir sa barbe et glissa :

– Elle te plaît ?

Démasqué comme un écolier, Laszlo rougit et acquiesça, la gorge serrée.

– Elle s'appelle Kilián...

– Comment sais-tu ça ? s'exclama Laszlo, ébahi.

Gábor haussa les épaules sans répondre. Il se leva, posa la main sur l'épaule de son ami.

– Tu devrais lui parler, conseilla-t-il avant de partir.

Cette nuit-là, Laszlo dormit mal.

Au matin, il s'éveilla avec la ferme intention de lier conversation avec la jeune femme nommée Kilián. Il la guetta au moment où elle entra dans le lotissement et s'approcha d'elle.

– Mademoiselle, murmura-t-il en pannonien.

Il ne put aller plus loin.

Les yeux de glace l'avaient déjà figé.

– Voudriez-vous... Voulez-vous...

Elle hocha la tête et, un instant, le feu de son regard fut masqué par ses paupières. Il remarqua alors la beauté de ses traits, la douceur de son visage. Ne sachant que dire, il rebroussa chemin vers sa maison. Elle le suivit sans un mot.

Ils entrèrent. Elle déposa les marchandises qu'elle avait apportées, jeta un regard alentours et commença à ranger, puis à nettoyer. Il l'observa. Cela dura longtemps, trop longtemps pour un simple ménage. Elle ne repartit que tard dans l'après-midi en lui lançant un regard qui semblait dire : « À demain ».

Dès qu'il fut seul, Laszló courut chez Gábor pour lui annoncer ses premières avancées. Mais le barbu était dans l'une de ses humeurs noires. Il accueillit son ami avec impatience, l'écouta à peine et le renvoya sous le premier prétexte venu. Il ne réussit cependant pas à doucher l'enthousiasme de Laszló.

Le lendemain, le manège se répéta. Puis le lendemain encore. Et le surlendemain. Kilián venait chez lui chaque jour. Elle trouvait toujours de nouvelles tâches, de nouvelles besognes. Parfois elle lui apportait un petit objet fabriqué à la main qu'ils vendaient au bourg. Elle lui déposait sur la table, à l'endroit où elle avait posé ses marchandises le premier jour.

Laszló vivait un enchantement. Chacun des gestes de la Pannonienne était chargé d'une indéfinissable magie. Elle parlait très peu, ne répondait que par bribes à ses tentatives de conversation.

Un soir, alors qu'elle partait, il murmura son nom : « Kilián... » dans un souffle, et lui demanda de rester. Elle ne dit rien, mais elle ne bougea pas. Il l'emmena tout doucement vers la chambre. Il la déshabilla comme on déshabille une déesse, avec des gestes lents, patients, tremblants.

Au matin, elle était partie, ne laissant que l'empreinte de son corps sur les draps et le parfum de sa peau.

Laszló alla chercher Gábor. Il tenait à le remercier de ses encouragements, à lui faire partager son bonheur. Il s'annonça au visiophone. La porte s'ouvrit. Gábor lança des regards soupçonneux autour de lui. Laszló comprit tout de suite que son ami n'avait pas quitté son humeur morose depuis des semaines. Il s'attendait à être congédié au plus vite.

– Entre, dit pourtant Gábor.

La porte se referma derrière lui. Le barbu paraissait aux aguets. Des tics nerveux lui contractaient la face, tandis qu'il lançait des regards furtifs à tout moment.

– Tu as parlé à Kilián ? C'est bien... bien...

– Je crois que je veux vivre avec elle, avoua Laszló, à son propre étonnement.

– C'est normal, souffla Gábor. Ils font tout pour ça... Ils nous surveillent... Tout est machiné... J'ai compris ça depuis un moment... Des souvenirs me sont revenus... de quand je travaillais pour McNess... Je construisais des paysages virtuels impossibles à distinguer d'un vrai. Ce n'est pas tout. J'ai parlé avec d'autres néo-habitants. Ils ont tous souffert d'une amnésie. Comme si on nous avait programmés. Et puis, il y en a qui on fait des études de linguistique,

d'histoire. Tous sont liés à la Pannonie. On nous enseigne ce qu'ils ont trouvé.

Laszló interrompit la logorrhée de son ami.

– Il n'y a rien d'anormal à ce que nous soyons tous liés à la Pannonie puisque nous sommes des ressortissants de ce pays. J'ai lu aussi qu'il existait des programmes de retour au pays...

– Tu ne comprends, le coupa Gábor d'un ton geignard. Il ne comprend pas... Tout est faux... Tout est faux, je te dis ! McNess, ils ont tout manigancé !

Le barbu continua longtemps de prononcer ses phrases délirantes, assénant les accusations sans argument convaincant. Voyant qu'il n'y avait rien à en tirer, Laszló prit congé. Il laissa son ami dans un état de confusion extrême. Cependant, la pensée de Kilián, le souvenir de la nuit précédente le tenaillait.

Le soir ne vint que très lentement et Kilián avec lui.

Ils ne se parlèrent pas et allèrent directement dans la chambre.

Laszló se laissa flotter dans l'ivresse de ses sens. Il se sentait perdu sur un immense océan de tiédeur et de caresses. Il s'endormit.

La lumière du matin vint le cueillir à l'aube. Une lumière presque aussi crue que les yeux de Kilián. Il se vit lever la main et caresser sa nuque endormie. Il savait que c'était là que les ingénieurs dissimulaient les marques des cyborgs. C'était la seule manière de les distinguer des êtres humains. L'euroloi les obligeait à laisser toujours un détail susceptible de faire la différence. Après tout, le nom de Kilián commençait comme celui de Khimaira.

Les doigts de Laszló remontèrent le long du cou, glissant sur le velouté de la peau. Il rencontra un léger relief. Cela pouvait être un nerf, un tendon ou un petit muscle. Il tressaillit lorsque, dans un soupir, Kilián soupira et se retourna dans son sommeil.

Il se recoucha sur le dos, mais son cœur, battant à tout rompre, l'empêchait de se rendormir.

De guerre lasse, il se leva. Il traîna ses pieds jusqu'à la fenêtre. Dehors, le jour se levait avec des lueurs rosées. Il regarda l'enceinte électromagnétique qui entourait son paradis d'un mur invisible.

Presque invisible. ■